

Les compositions en apesanteur de Haco

MUSIQUE • En concert à la Cave 12 de Genève, la possible «Björk japonaise» a délié des paysages ambient et contemplatifs pop d'une sidérante inventivité. Entre zénitude et sourde inquiétude.

La chanteuse et artiste électroacoustique Haco a su tricoter sa foisonnante créativité à tous les grands embrayeurs de la scène d'expérimentations acoustiques, du Japon à New-York. Elle fut ainsi, à Tokyo, dans les années 80, à l'origine de la formation pop avant-gardiste *After Dinner*, essai de fusion entre des musiques traditionnelles nippones, le post punk, les comptines, cordes jazzy et rythmique drone, la musique de chambre, psychédélique et expérimentale avec des chansons faussement disco, pop et new/cold wave hypnotiques et décalées.

Le groupe fut emblématique du mouvement Rock In Opposition, dont le leitmotiv fut de «faire du rock autrement en s'opposant à l'industrie du disque». Outre ses participations notamment à des albums du groupe culte de rock psychédélique et bruiteur, *Acid Mother Temple*, Haco affirme dès son deuxième LP solo, *Happiness Proof*, une réinterprétation de la pop music, bénéficiant de l'apport d'un aréopage de musiciens très en vue, dont le batteur Peter Hollinger. Une incroyable vitalité ponctuée de formules incantatoires et fantastiques rehaussées d'expérimentations électroniques et électroacoustiques et d'élégant cyber-rock.



«C'est comme si mon chant se déployait à travers un paysage saturé de brumes», explique l'artiste japonaise, qui échantillonne sa voix parfois nonchalante au fil de sa performance.

Marion Innocent

Espaces en métamorphose

Au côté du guitariste free Fred Frith, elle est du générique de film documentaire culte *Step Across the Border*, qui épouse de son noir-blanc graphique le poulx et le rythme de musiques improvisées et échevelées. On la voit partager la scène, du guitariste, DJ et sourcier sonore Otomo Yoshida à John Zorn, saxophoniste de légende aux horizons incroyablement contrastés.

À l'écran, à la Cave 12 le 23 mai dernier, une projection vidéo cosignée avec sa vieille complice Mariko Tajiri, fait transiter les sensations au sein des éléments fondamentaux. Défilent sobrement une forêt asiatique sous la pluie, des flammèches striant lentement le tissu de nos nuits, la progression quasi imperceptible d'un insecte sur l'asphalte disjoint et des éclats d'un péripèle en Australie. À leur vision en plans fixes et parfois au ras de la terre, on ne s'étonne guère qu'Haco s'avoue une admiratrice du

cinéaste japonais Yasujiro Ozu. Elle entame souvent une longue et douce cadence feutrée, mystérieuse, dans laquelle la voix réapparaît pour une série de flux et reflux. Dans ses compositions, elle privilégie la circulation du temps, comme dans une spirale en mouvement constant. De la sensation aussi d'être la même chose que les arbres, l'eau ou le feu. On y retrouve intact le vieux rêve de l'un des plus grands compositeurs de musique contemporaine, Toshio Hosokawa. Un rêve venu «des profondeurs des traditions et de la spiritualité» nippones en son versant contemplatif. Celui de «de créer une nouvelle musique japonaise: plus universelle, profonde, fraîche, sensible. Et accessible au plus grand nombre.»

Au plan musical, la multi-instrumentiste indétrônable sur son piédestal de reine de la «chamber pop» officie ici au «sampler doux». Déroutante et inventive, elle parvient à dégager une

sensation d'étrangeté, un univers minimaliste, épuré, aux espaces changeants et aux formes doucement inconstantes. Fidèle à l'esprit du cinéaste japonais, elle imagine au cœur de ses partitions stratosphériques, vaporeuses et solennelles, une réalité alternative, dont l'apparente immobilité ou les boucles en ruban de Moebius dissimulent mille mouvements secrets.

Un septième album solo

Elle vient de sortir son septième album solo, mais pas solitaire, *Qoosui*. Il se déploie autour de la notion essentielle à la philosophie de l'archipel du *Ma*. Qui signifie l'intervalle, l'espace, la durée, la distance. Loin de séparer, le *Ma* unifie, précise la musicienne à l'issue de son concert genevois. Elle y dialogue en expériences formelles d'une médusante beauté avec *Stablio* (Speaker Gain Teardrop) et *Gallery Six*, maîtres de la scène ambient d'Hiroshima, et *Tarnovski* (Gurun), figure

incontournable de la musique électro-expérimentale tchèque. Sa voix à couches plurielles émerge de l'électronique flottante et des sons de la nature (le fameux field-recording). Pour atteindre le satori, cet indéfinissable sentiment de l'au-delà au sein d'une pop ambiophonique songeuse et involontairement dissonante par intermittence. Les mélodies répétitives et hypnotiques peuvent évoquer en s'enroulant sur elle-même à la dimension sacrée d'évoquant harmonies excluantes nulles «dissonances» ponctuelles, sans verser du côté de l'ambient New Age.

À l'oreille, l'ensemble se révèle relativement éloigné de certaines mignardises néo-classiques et floutées de la j-pop, même si on croit y déceler des effluves du groupe de synthpop *Yellow Magic Orchestra* de la star Riyuchi Sakamoto auteur de bande-son iconique et du saisissant, dense et climatique *Async* fin 2017. Sur scène, Haco

fait montre d'une voix gracile, cristalline. Elle est tour à tour évanescence et mutine, charnue et nuageuse. Et dessine une choralité, voire une polyphonie distillée par nappes superposées, tuilées et tressées.

«Si la voix chuchotée imprégnait déjà mes précédents albums, c'est ici un tour vocal éthéré à l'extrême dont les pistes dessinent une sorte de puzzle, une mosaïque dialoguant avec les instruments. Comme si le chant se déployait à travers un paysage saturé de brume», explique l'artiste, qui échantillonne sa voix parfois nonchalante au fil de sa performance.

Haco ne partage-t-elle pas avec Björk cette capacité à transcender toujours plus les catégories musicales populaire, savante, expérimentale ou folklorique? ■

Bertrand Tappolet

Site de l'artiste: www.hacohaco.net
Traduction des propos de l'artiste du japonais par Masaki Hatsu